

Comment peut-on encore être pédagogue et chercheur en éducation ?

Laurent Lescouarch

Ancien Maître E en RASED
MCF Sciences de l'Éducation
Université de Rouen

Comme beaucoup de mes collègues enseignants, je me sens très mal à l'aise avec le discours médiatique ambiant car j'ai l'impression d'être affublé de deux tares irrémédiables : être à la fois un enseignant pédagogue cherchant à adapter ses méthodes à son public et à innover (même à l'université c'est possible) et être chercheur en Sciences de l'Éducation. Or, il n'est pas conseillé par les temps qui courent de se déclarer pédagogue (ou pire chercheur en éducation) car vous risquez d'être désigné à la vindicte populaire comme responsable de tous les maux de l'école et votre compétence professionnelle sera niée (puisque les décisions concernant l'école se prennent aujourd'hui sans consultation dans des officines ministérielles en contradiction avec la plupart des travaux universitaires).

En effet, les contenus des nouveaux programmes de l'école primaire un an après la refonte de la dernière mouture (Il faut rappeler que ceux de 2002 si décriés par le ministre ont déjà fait l'objet d'une modification conséquente en avril 2007) sont en décalage complet avec tout ce que l'on peut savoir de la complexité des apprentissages et s'appuient sur une conception simpliste maintenant remise en question : un apprentissage doit se faire d'abord par l'énoncé de la règle puis par l'application...

Dans la philosophie de ces nouveaux programmes, on retrouve donc l'esprit de ce qui a fait le succès médiatique de nombreux réactionnaires : aller du simple au complexe et il y a des jours où l'on aurait presque envie d'être de ce courant « antipédagogue ». Tout est si simple dans leur univers et leur posture dénonciatrice... des méchants pédagogues (ou en version plus méprisante des « pédagogistes ») se seraient amusés il y a 20 ans à monter un complot pour compliquer les apprentissages à l'école (qui jusque là se déroulaient très bien, bien sûr) en inventant une novlangue aux seuls fins de rendre hermétique les savoirs, auraient bradé tous les apprentissages pour transformer l'école en centre de loisirs et auraient – sacrilège- demandé de

considérer les élèves comme des enfants s'interdisant par là même le recours à l'autoritarisme que donnait la légitimité du statut d'enseignant. Les dernières attaques totalement délirantes contre Philippe Meirieu à la suite du drame de Meyzieu sont une illustration dramatique de cette simplification ahurissante des problématiques éducatives.

De leur point de vue, Mr Darcos et ses nouveaux programmes vont pouvoir permettre de revenir à de sains fondamentaux d'un coup de baguette magique et si l'on suit Mr Brighelli d'ici 15 ans il n'y aura plus d'échec scolaire (émission *Ripostes* du 20/04/2007). Une réhabilitation de la sélection sera le bras armé de cette entreprise permettant de rétablir l'égalité des chances dont les « républicains » autoproclamés pourfendeurs des savoirs des Sciences de l'Education se félicitent (Il faut préciser que les militants pédagogiques sont bien entendu des démocrates et des républicains mais en ce moment ça va mieux en le disant).

Les Sciences de l'Education sont donc leur bête noire et du haut de leur chaire d'agrégé (de lettres généralement puisqu'il s'agit bien au départ de « Sauver les lettres », donc d'être avant tout dans une posture corporatrice), ils peuvent balayer d'un revers de main plus d'un siècle de recherches en éducation au nom de leur supposé savoir transcendantal sans se poser un instant la question de la légitimité de leurs propos. On peut envier cette certitude à toute épreuve, on peut également se questionner sur la motivation réelle de ces pamphlétaires : le vrai crime des Sciences de l'Education à leurs yeux n'aurait-il pas été plutôt au fond de prétendre dire comment il fallait enseigner (et donc de remettre en cause leurs pratiques) à des personnes qui estiment du fait de leur savoir disciplinaire validé par la sacro-sainte agrégation n'avoir de leçons à recevoir de personne.

Et je crois que ce qu'ils reprochent aux « pédagogues », la prétention au savoir indiscutable en éducation, est ce qu'ils pratiquent en permanence sur tous les plateaux de télévision. On assène des opinions sans nuances comme des faits avérés, parfois même au mépris de toutes les données contradictoires (mais qui il est vrai ne peuvent être prise en compte puisqu'elles ont été élaborées par des suppôts de la pédagogie...) pour modeler la vision du réel et finalement justifier ce qui est avant tout un parti pris : le niveau baisse et c'est à cause de toutes les réformes de ces trente dernières années...

La solution est donc contenu dans le diagnostic, il suffit de revenir aux bonnes vieilles méthodes d'avant et tout ira à nouveau pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Sans polémiquer plus sur le fait tout de même étrange que des personnes se déclarant de gauche sont les soutiens les plus fervents en éducation du gouvernement le plus à droite que le pays ait connu depuis l'après guerre (Et à ce titre je comprends mieux les positions pour moi jusque là paradoxales de l'hebdomadaire *Marianne* après avoir vu sa journaliste référente en éducation encenser la politique de Mr Darcos toujours sur le plateau de *Ripostes* et valoriser une politique élitiste de sélection), je crois qu'il faut s'arrêter sur ce fantasme récurrent d'une méthode allant du simple au complexe forcément efficace servant de pierre angulaire à tout leur argumentaire. .

Cette formule peut paraître frappée du coin du bon sens à ceci près qu'elle ignore complètement la réalité de la construction des savoirs. Ils sont tout sauf simples comme le montrent depuis un siècle les travaux des chercheurs en

éducation mais également en psychologie et sociologie... Les apprentissages ne se font pas étape par étape comme on monte un escalier comme l'avait si bien exprimé Freinet et les chemins peuvent être très différents selon les personnes. C'est de ce constat que partent les réflexions sur la différenciation des apprentissages et qui rend inquiétante la perspective d'une méthode mécanique et identique pour tous comme à la grande époque du behaviorisme dominant...

Pourtant ce discours a un écho non négligeable médiatiquement mais également auprès de nombreux collègues échaudés souvent par les injonctions institutionnelles successives et parfois contradictoires (traductions trop rapides de savoirs construits par la recherche en éducation et par définition sujets à des limites méthodologiques empêchant une généralisation systématique).

Cela a pu contribuer à la construction de ce qu'on pourrait appeler un « poujadisme pédagogique » sur la base d'une conception comme quoi « le terrain ne ment pas » alors que les chercheurs ne disent que des bêtises. Cette posture contient implicitement un refus de la théorie, de l'intellectualisation des processus éducatifs et les savoirs des Sciences de l'Éducation sont alors mis sur le banc des accusés et avec eux en première ligne les représentants médiatiques identifiés de courants supposés coupables d'avoir pêché par excès de scientisme et d'idéologie puero-centrée.

Développer ce discours, c'est ignorer la réalité de ce que sont les Sciences Humaines en général et les Sciences de l'Éducation en particulier assimilées sommairement à un de leur courant caricaturé. La mise en avant de la didactique dans la formation a renforcé cette image de scientisme accolée aux Sciences de l'Éducation mais je pense que c'est plus dû à la lecture simplifiée et réductrice qui a pu être faite de ces recherches dans le cadre de la formation des maîtres que des propos des chercheurs.

Ancien instituteur étant passé par l'IUFM, je reste très sensible à la tentation positiviste et prescriptive qui traverse les recherches en éducation. J'y ai effectivement vécu une confusion fréquente entre la posture du pédagogue faite de mesure et de tâtonnement expérimental et la tentation d'une Science de l'Éducation qui aurait toutes les réponses d'évidence validées scientifiquement. C'est à mon avis cette prétention à la vérité et au savoir savant indiscutable (et pourtant tout le temps remis en cause comme le montre bien Houssaye dans son livre sur l'évolution du concept de « bons et mauvais élèves ») qui a conduit beaucoup de collègues à rejeter toute théorie pour reproduire simplement des pratiques existantes.

Pourtant dans mon travail au quotidien dans les équipes enseignantes (d'abord comme enseignant puis comme chercheur), je n'ai jamais ressenti cette opposition aux savoirs pédagogiques quand je les présente comme des réponses à des problèmes que les collègues rencontrent dans leur classe car mes éclairages ne prétendent pas à la scientificité absolue et laissent une marge de manoeuvre à l'individu. Je reste convaincu que l'enseignement n'est pas une question de dons ni seulement d'expérience. Et c'est en ce sens que je suis persuadé que nous avons plus que jamais besoin de lieux de formations qui intègrent des connaissances théoriques (que certains considèrent comme désuètes comme la pédagogie, la psychologie, la sociologie, la didactique,) qui,

même si elles ne doivent pas prescrire les pratiques doivent permettre de les orienter et de les penser le plus intelligemment possible.

Le principe même de la démarche scientifique est de construire des postulats provisoires en prenant en compte les données existantes ou produites. Ils doivent sans cesse être rediscutés et réanalysés et il est intéressant à ce titre de regarder le parcours des chercheurs qui est fait d'allers et retours, de nuances et de précautions... A mille lieu de l'image péremptoire que l'on s'en fait dans les médias avec la figure de l'expert sûr de lui et affirmatif.

Il me paraîtrait donc très dangereux pour la communauté éducative de se couper de ses chercheurs dans cette période de remise en cause systématique de l'existant au nom d'un utilitarisme à courte vue (Nous vivons une refonte accélérée de la politique éducative globale par touches successives dans une improvisation expérimentale totale). De fait, les apprentis sorciers actuels ne sont pas dans les universités ni dans les mouvements pédagogiques mais dans les ministères lorsqu'on décide arbitrairement de mettre en œuvre une semaine de 4 jours généralisée alors que les travaux de chronobiologie mettent en évidence l'inadéquation de ce dispositif avec les besoins des enfants.

De même, l'organisation des semaines de soutien pour les élèves en difficulté constitue de fait une expérimentation à taille réelle sur les remédiations aux difficultés scolaires ignorant cependant la diversité des sources de l'échec scolaire. Nos pamphlétaires se seraient-ils donc reconvertis aux sciences de l'éducation en devenant les promoteurs de dispositifs expérimentaux dont personne à ce jour ne peut anticiper les effets réels ?

Pour travailler depuis plusieurs années sur un plan pédagogique et universitaire sur cette question, je crains qu'il ne suffise pas pour aider tous les élèves en difficulté de leur faire seulement refaire ce qu'ils n'ont pas compris. Ce postulat permet de ne pas poser la question de la formation et du statut des enseignants pour justifier une politique de soutien scolaire renforcement comme seule réponse à la difficulté (et d'une certaine manière permet d'externaliser la prise en charge de la difficulté déjà bien entamée avec le développement de la médicalisation de l'échec scolaire et des structures d'accompagnement à but lucratif ou social). Ne nous y trompons pas, c'est de l'idéologie et non du bon sens.

Il nous reste maintenant à observer l'efficacité de cette nouvelle organisation du temps, de ces nouveaux programmes et de tous les dispositifs d'aide pour les « orphelins de 16h ». Bien entendu, en bon citoyen, je souhaite qu'ils permettent à un maximum d'enfants de réussir mais les données dont nous disposons déjà (et qui sont volontairement ignorées actuellement) laissent augurer que de nombreux enfants risquent de rester encore une fois sur le bord du chemin : tous ceux pour qui le chemin de l'apprentissage ne va pas du simple au complexe et ne passe pas par une mécanisation sans compréhension....

Alors, dans cette période de la vie éducative, on n'est pas loin de se demander à la manière de Montesquieu : « Comment peut-on être encore pédagogue et chercheur en éducation ? » J'ai envie de répondre à cette question : « Plus que jamais » car j'espère que toutes les recherches et réflexions pédagogiques que nous allons continuer de construire pourront aider à y voir plus clair au moment du reflux de la marée réactionnaire.